



Toutes les photos © Auteur.

Bosnie Herzégovine

Srebrenica 30 ans après : Marcher pour ne pas oublier

Maj Harley Andereg

PIO, Patrouille des Glaciers (PdG)

Le 11 juillet 1995, à Srebrenica, plus de 8'000 hommes et garçons bosniaques étaient massacrés par les forces serbes de Bosnie, dans ce qui est reconnu aujourd'hui comme le plus grand massacre commis en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. Trente ans plus tard, les blessures ne sont toujours pas refermées, et la mémoire de cette tragédie reste douloureusement vivante.

Cette année, à l'occasion de ce triste anniversaire, j'ai choisi de marcher. Pour vivre et comprendre avec mes jambes et mon cœur. Pour témoigner. Et, finalement, pour transmettre.

La *Marš Mira* — Marche de la Paix — est un pèlerinage civil de trois jours qui retrace en sens inverse le chemin emprunté par les survivants de Srebrenica, dans leur tentative désespérée de rejoindre le territoire libre de Tuzla. Une centaine de kilomètres à pied à travers la Bosnie, en plein été, sur des sentiers escarpés, rocaillieux, souvent à découvert. En 1995, cette marche était une fuite dans la terreur : les colonnes de civils avançaient en silence, sans eau, sans répit, sous la menace constante des snipers, des tirs d'artillerie, des embuscades. L'armée serbe avait miné les forêts, posé des pièges, et capturait ou tuait ceux qu'elle interceptait. Ce n'était pas un passage. C'était un couloir de la mort.

Aujourd'hui, ce parcours est devenu un acte de mémoire. Mais il reste physiquement exigeant, et surtout émotionnellement bouleversant. En tant qu'officier de l'armée suisse, j'ai l'habitude de marcher et j'ai déjà parcouru 100 km en moins de 24 heures lors de ma formation militaire. Et pourtant, cette marche-là n'avait rien à voir. Ce n'était pas un exploit physique. C'était un voyage intérieur. Un pas après l'autre, dans un silence chargé, face à l'Histoire. Chaque pas me rappelait que la liberté de marcher aujourd'hui est un privilège.

Je n'étais ni préparé physiquement, ni équipé pour affronter ces trois jours. Pas d'entraînement, pas de matériel adapté. Je l'ai voulu ainsi. Pour marcher un peu plus près de ce qu'ont enduré ceux de 1995 : la peur, la fatigue, l'inconfort, et cette détermination farouche d'aller jusqu'au bout. Parce qu'en 1995, ceux qui marchaient n'avaient pas

le choix.. Tout au long du parcours, des panneaux indiquaient l'emplacement des fosses communes : « Ici, 87 corps retrouvés. », « Là, 312 identifiés. » Chaque panneau était une gifle.

Ce qui m'a profondément touché également, c'est l'énergie collective. Des milliers de personnes. Des familles entières. Des enfants. Des anciens. Et parmi eux, un homme, lors du deuxième jour, qui gravissait l'une des montées les plus dures... avec une seule jambe. Je suis resté sans voix. Son courage m'a bouleversé.

Mais cette histoire n'est pas lointaine pour moi. Mon fils, aujourd'hui âgé de sept ans, est à moitié bosniaque. Son grand-père faisait partie de ceux qui ont tenté de fuir à travers cette même forêt, en juillet 1995. Il n'est jamais arrivé à Tuzla. Il a été tué en chemin. Son corps n'a été retrouvé que bien plus tard, en plusieurs morceaux, dispersés sur différents sites.

Pour mon fils, ce n'est pas juste une histoire qu'on raconte. C'est son histoire.

J'ai aussi marché pour mon fils. Pour qu'il sache un jour que ce drame n'est pas une page d'histoire lointaine, mais une partie de son héritage. Pour que, lorsqu'il posera ses propres questions, je puisse lui répondre avec honnêteté. Et pour qu'il comprenne que le silence face à l'injustice n'est jamais une option.

Pendant ces trois jours, j'ai porté le plus grand drapeau bosniaque que j'ai pu trouver. Il était lourd, presque encombrant. Peu le faisaient. Mais moi, je voulais le faire. Pour la mémoire. Pour le respect. Et pour ceux qui ne peuvent plus marcher. Ce geste, simple mais symbolique, a souvent été salué par des inconnus. Certains m'ont applaudi. D'autres m'ont remercié. Ces regards-là, pleins de reconnaissance silencieuse, m'accompagneront encore longtemps.

Le 11 juillet 2025, la commémoration à Potočari marquait le triste 30^e anniversaire du génocide. Une génération. Et pourtant, chaque année, des corps sont encore retrouvés et identifiés. Cette année encore, sept nouvelles victimes

ont enfin reçu une sépulture. Le deuil est lent quand la mémoire est niée et que la justice reste partielle.

Pourtant, Srebrenica n'est pas un épisode isolé. C'est un signal d'alarme. Un rappel de ce qui arrive quand la haine devient système, quand les identités deviennent des cibles, quand le monde détourne le regard. Aujourd'hui encore, ailleurs dans le monde, des civils sont pris au piège. L'Histoire ne se répète pas, mais elle bégaie. La mémoire de Srebrenica nous oblige. Elle nous enseigne que sans une mémoire honnête, il n'y a pas de paix durable.

En tant que Genevois, cette histoire me concerne profondément. Car Genève est une ville d'accueil, une ville de paix, une ville de mémoire. De nombreuses familles bosniaques y ont trouvé refuge, y vivent, y élèvent leurs enfants. Et dans cette mémoire-là, nous avons un rôle à jouer : non pas pleurer, mais comprendre. Témoigner. Enseigner.

Je suis revenu changé. Avec, au fond de moi, une conscience encore plus vive de ce que signifie transmettre un héritage aussi lourd. Ce que cette marche m'a appris, c'est que la mémoire n'est pas un simple devoir de souvenir. C'est une responsabilité. Elle ne se délègue pas. Elle se porte. Parfois à bout de bras. Parfois sous la forme d'un drapeau. Toujours avec dignité.

Je suis revenu différent. Avec, en moi, une conscience plus claire de ce que signifie porter un héritage aussi lourd, et la volonté de ne pas le laisser s'effacer.

Cette marche m'a appris que la mémoire n'est pas qu'un exercice du passé. C'est un acte vivant. Une responsabilité qui ne se délègue pas. Elle se porte. Parfois à bout de souffle, parfois sous la forme d'un drapeau. Mais toujours avec dignité.

H. A.

